

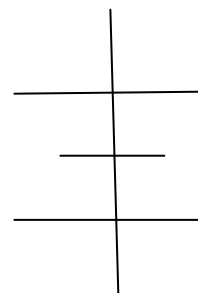
Il lut la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel en neuf mois à raison de cinq heures de travail par jour. Le rituel était immuable : il se levait à six heures, procédait à sa toilette et préparait son bureau à six heures trente. Devant lui le tome de la *Phénoménologie* qu'il étudiait à la page où il en était resté la veille, juste au dessus : *L'Introduction à la lecture de Hegel* d'Alexandre Kojève, sur le côté un bloc de petites feuilles détachables pour réaliser des croquis du sujet face à l'objet, un crayon de papier, un autre bloc plus grand pour noter les points importants et développer les idées qui se présentaient à lui durant sa lecture, un stylo à bille. Il parvenait à déchiffrer cinq pages par jour et il dut lire le premier tome deux fois afin d'aborder le second dans des conditions optimales. En creusant le texte de Hegel il creusait aussi en lui mais il ne s'en aperçut pas immédiatement. Cette lecture traitait – comme on traite un texte – le fatras intellectuel dans lequel il se débattait, sa pensée se structurait lentement. Il s'agissait de l'édition de Jean Hyppolite en deux tomes avec la préface publiée à part dans un volume à la couverture jaune vif. Il lisait aussi *L'Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel* du même Jean Hyppolite.

Il était étudiant en DEUG Lettres et Arts à l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle ; les dix-sept heures de cours hebdomadaire lui laissaient le temps nécessaire pour s'adonner à la philosophie. Les cours ayant lieu en fin d'après-midi, ses matinées étaient libres. Il buvait du café et fumait des cigarettes, un vaste nuage de fumée remplissait rapidement l'espace du studio qu'il louait rue Saint-Dominique. On était à la fin du mois de mai, il pouvait ouvrir la fenêtre en grand pour renouveler l'air de la pièce. La fenêtre donnait sur une petite cour intérieure dans laquelle étaient entreposées les poubelles, ces grands bacs verts utilisés pour les ordures à Paris. Il empruntait le métro pour se rendre à la faculté : il le prenait à La Motte Picquet Grenelle, changeait à Opéra et descendait à Censier-Daubenton. Il aimait particulièrement les vendredis car le cours du soir était assuré par un jeune thésard de vingt-six ans avec qui il avait sympathisé. Il s'agissait d'un cours d'esthétique dans lequel on travaillait sur la notion de « galerie ».

C'est vers le début du mois de juin qu'il aborda le dernier chapitre de l'œuvre de Hegel intitulé : « Le savoir absolu ». Il avait changé physiquement et moralement. Le haut de son crâne était à présent totalement dégarni et son visage était d'une pâleur malade. La transformation morale passait quant à elle inaperçue pour le moment, elle consistait en une préparation rigoureuse de la raison qui lui permettrait de comprendre parfaitement ce que Hegel avait écrit sur le savoir absolu. A la fin du mois de juin, il acheva son projet de lecture philosophique et rangea *La Phénoménologie de l'esprit* dans sa petite bibliothèque. Un matin, alors qu'il traversait le jardin des plantes, il eut une révélation fulgurante, les implications du livre de Hegel apparurent clairement à sa conscience : le ciel se vida soudain de l'au-delà et le monde d'ici-bas acquit une densité plus forte. Il s'aperçut le lendemain que cet événement né dans la conscience avait eu une répercussion physique. Il avait une sorte de grand symbole inconnu tatoué au milieu de la poitrine.

Message from the Temple

Une ligne verticale coupée par trois segments : deux longs
dont un en haut et l'autre en bas et un segment plus court
au milieu. Avec les deux inscriptions suivantes, en haut :
« Message from the Temple » et en bas : « Rites of Reversal ».



Rites of Reversal

Sur internet, il lui fallut peu de temps pour trouver l'origine de tout ceci. Il s'agissait du symbole que l'on trouve sur la plupart des pochettes d'albums du groupe de musique industrielle Psychic TV. Son leader est indésirable en Angleterre depuis 1992, il avait fondé une secte dix ans auparavant. Il vit aujourd'hui aux Etats-Unis et se nomme Genesis P-Orridge. On l'aperçoit déjà habillé en prêtre dans le film *Decoder* de Klaus Maeck sorti en 1984.

Le vendredi suivant il resta tard au café où Eric, le sympathique thésard, prenait un verre en compagnie de ses étudiants, il attendit que tous soient partis pour être seul avec son enseignant. Il fut surpris de constater qu'Eric connaissait bien la culture underground et la contre culture : cela lui était nécessaire pour écrire sa thèse sur tout ce que représentait la notion de « galerie » dans le monde de l'art. Genesis P-Orridge était un acteur incontournable de la scène underground britannique. Il apprit même que le groupe Psychic TV avait été invité à faire une performance au Centre Pompidou deux ans auparavant. Ils en vinrent à parler du symbole, cette croix énigmatique qu'il portait sur le torse. Il ne révéla pas son secret à Eric, il souhaitait seulement en connaître la signification. Selon Eric il fallait remonter à l'exposition d'avant-garde *Prostitution*, de la troupe COUM Transmissions, à laquelle participa le premier groupe de Genesis P-Orridge : Throbbing Gristle. Il savait déjà que « Message from the Temple » et « Rites of reversal » étaient des morceaux de Psychic TV, mais Eric lui révéla que la croix se rapportaient à deux titres de Throbbing Gristle : Subhuman et Zyklon B Zombie. Cette croix était le signe arboré par ceux qui s'étaient mis eux-mêmes au banc de l'humanité. L'exposition *Prostitution* fit scandale au point qu'on pouvait lire dans le *Daily Mail* du 19 octobre 1976, à propos des participants : « Ces gens sont les fossoyeurs de la civilisation ».

« Et s'il y avait quelque chose en moi qui m'excluait de l'humanité » : cette pensée apparut pour la première fois dans son esprit là où il avait compris l'œuvre de Hegel, au jardin des plantes. Dès ce moment il eut l'impression d'être souillé à jamais, l'impression de porter en lui quelque chose de mort. Il se remémora la phrase clé du texte hégélien : « Mais la vie de l'esprit ne s'effraie point devant la mort et n'est pas celle qui s'en garde pure, elle est la vie qui la supporte et se maintient en elle ». Jusqu'à présent cette découverte philosophique l'avait plutôt rendu fier, il était simplement passé par le même chemin que Hegel écrivant son œuvre. Mais à présent tout ceci le mettait mal à l'aise et la semaine suivante vit l'inquiétude se transformer en angoisse. La souffrance psychique l'amena à rencontrer un psychanalyste.

Il savait parfaitement à quelle porte frapper. Il savait que la psychanalyse était enseignée à l'Université Paris VIII Saint-Denis, anciennement Université de Vincennes, démolie car trop subversive. Il avait ainsi entendu parler de l'Ecole de la cause freudienne, à laquelle appartenaient les enseignants. Il prit contact avec l'Ecole et on lui donna un rendez-vous avec la commission d'accueil. Il fut reçu par un psychanalyste qui l'écouta et qui lui donna l'adresse et le numéro de téléphone d'un membre de l'Ecole. Il ne parla pas de son embarrassant tatouage lors de cet entretien, les noms de Hegel et de Genesis P-Orridge ne furent pas prononcés. Il se borna à décrire son symptôme. Il fit de même lors de ses premières séances d'analyse : ce n'est pas qu'il désirait cacher quoi que ce soit, mais tout simplement ces faits n'avaient pas encore leur place dans sa parole. Il insistait sur la cause de son angoisse qui était la crainte de se voir exclu de l'humanité. Cette crainte fut immédiatement prise très au sérieux par l'analyste. Cet homme était habité par une mystérieuse force qui rayonnait dans le cabinet : une particularité qu'il distingua plus tard en présence de ceux qui avait fait une analyse.

En analyse, il n'y était pas encore, mais il y arriva bientôt, au milieu de son année de Licence : un travail des plus sérieux commença, il fit des recherches sur tous les noms évoqués par Eric, de nouveaux noms apparurent. On pouvait encore à l'époque, même avec de faibles connaissances en informatique, télécharger tous les documents possibles et imaginables avec le logiciel eMule. Absolument tout était à portée de main, il téléchargea un grand nombre d'albums de musique industrielle, notamment ceux de Merzbow et d'Einstürzende Neubauten. Il s'intéressa aussi au cinéma expérimental et collectionna les films de Kenneth Anger qui mettent souvent en scène des messes noires, les rites d'une secte sataniste. Enfin il acquit des connaissances inédites sur Aleister Crowley, le maître d'Anger, une personnalité passionnante qui suivit son propre chemin ésotérique.

Et vint le jour qu'il attendait autant qu'il le redoutait : il souleva son T-shirt devant l'analyste. Mais celui-ci ne parut aucunement surpris, il fit un signe de la tête pour traduire qu'il comprenait, mais ne laissa transparaître aucune émotion, ce qui eut pour effet de placer le tatouage parmi les choses les plus ordinaires. Néanmoins le travail suscité et porté par l'analyse continuait et il n'en finissait pas de parcourir les sentiers malsains de l'occultisme. Il ne trouvait pas la paix, mais une grande partie de son angoisse était détournée vers ses sinistres recherches, ainsi il souffrait moins qu'avant.

Deux années passèrent et les séances d'analyse étaient toujours le moment de l'apparition d'une parole noire, de mots souillés du goudron de la mort, son tourment s'exprimait de cette façon. L'analyste indiquait par des gestes qu'il entendait bien la plainte de son patient, il ponctuait parfois cette parole noire de remarques pertinentes qui ne laissait aucun doute sur son savoir concernant l'horreur mise au jour dans son cabinet. Mais il montrait aussi que cela ne l'intéressait pas le moins du monde. Il saisissait chacune des occasions qui se présentaient d'avoir avec son patient un échange de paroles des plus ordinaires. Par exemple, il lui demandait où il partait durant les vacances universitaires, et s'il lui répondait : « Trouville », l'analyste se lançait dans une tirade sur la Normandie et en profitait pour lui poser d'autres questions qui ne pouvaient recevoir que des réponses prosaïques : « Irez-vous au casino ? » Cela le mettait particulièrement mal à l'aise car, pendant cet échange banal, il sentait son esprit le tirailler dans une autre direction et le désir intense de revenir à ce qui l'intéressait lui : l'événement surnaturel qui était à l'origine de son tatouage et de ses conséquences psychologiques.

Il se demandait comment un homme faisant ce métier, connaissant les nappes de pétrole des pensées morbides et de l'angoisse, connaissant l'appétit démesuré des ogres du surmoi et de la pulsion de mort, pouvait être aussi à l'aise. L'analyste répondait au téléphone durant les séances, il fouillait dans des tiroirs ou suçait des pastilles à la menthe, tout son comportement visait à tourner en dérision ses préoccupations à lui : la nuit épaisse et l'humus noir et gras qui masquaient son essence, son humanité.

Avec le temps la psychanalyse avait transformé son esprit en champ de ruines, en un domaine qui avait connu la politique de la terre brûlée ; ses recherches se faisaient sur un rythme moins soutenu, elles finirent même par disparaître car ces folies lui soulevaient maintenant le cœur. Il se consacrait bien plutôt à son Master et au mémoire qu'il devait rédiger : *Aspects de l'esthétique du colossal au tournant des Lumières*. Il travaillait plus précisément sur la vision de l'Égypte au XVIIIème siècle, lisant les récits de voyages de l'époque, par exemple celui de Vivant Denon, et étudiant les gravures contenues dans les ouvrages, par exemple les planches de la *Description de*

l’Egypte, réalisées par les savants et les artistes qui suivirent le général Bonaparte dans ce pays. Il s’intéressait particulièrement aux gravures qui non seulement représentaient des sites en ruines mais aussi des êtres humains (soit des soldats, soit des autochtones dispersés çà et là). Il étudiait aussi les gravures montrant des sites dans leur état d’origine avec des processions de fidèles, transportant le lecteur dans un passé lointain et imaginaire.

Au terme de son étude, il constata que sur les planches comportant des personnages contemporains de Bonaparte, les monuments colossaux semblaient avoir été édifiés par des êtres supérieurs à présent absents, une race de créatures plus proches des dieux que les petits bonshommes qui erraient autour des ruines. De même, il s’aperçut que sur les planches représentant des vues imaginaires des temples, les processions de personnages plongeaient le lecteur dans une atmosphère solennelle, mais que l’organisation de ce peuple discipliné semblait proche de celles d’insectes comme les fourmis. Qu’ils soient des dieux ou des insectes, les égyptiens de l’antiquité étaient perçus comme des êtres qui sortaient de l’humanité soit vers le haut soit vers le bas. Cette conclusion le terrifia : quoi qu’il fasse, ses recherches le conduisaient toujours à ce qui constituait sa plus grande peur : être exclu de l’humanité.

Il obtint son Master et trouva un emploi dans un organisme qui s’occupait de lycéens dont la pratique nécessitait des horaires aménagés. Il devint professeur de lettres dans le privé hors contrat (il n’avait jamais voulu passer le Capes) et préparait ses élèves à l’épreuve anticipée de français du baccalauréat au sein d’un projet de sports et études. Rien ne changeait dans sa relation avec le psychanalyste : lui était angoissé et le médecin était désinvolte. Au cours de la septième année de cure, il tomba gravement malade, il fut sujet à des angoisses suraiguës qui nécessitèrent une hospitalisation. Il fut admis à la Clinique médicale de Ville d’Avray et fut soigné par un membre de l’Ecole de la cause freudienne, une connaissance de son analyste. Le symptôme disparaissait en trois jours en associant le Tercian et le Valium, mais il restait une forte angoisse chronique qui ne lui permettait pas de travailler. Un an plus tard, sa maladie une fois reconnue, il fut pris en charge à cent pour cent et toucha une pension d’invalidité.

Il avait un traitement efficace mais ses souffrances l’handicapaient tout de même. Les médicaments lui étaient prescrits tous les mois à l’issue d’une consultation avec son psychiatre de Ville d’Avray. Et il avait toujours son psychanalyste en ville. L’angoisse, qui se manifestait à l’occasion d’un long épisode dépressif, dépassait encore le seuil de tolérance mais pouvait être traitée en ambulatoire. Il perdit l’appétit, il fit d’énormes efforts pour prendre sa douche chaque jour, pour se raser et pour se couper les ongles. A 28 ans, il était revenu vivre chez ses parents dans le XIIème arrondissement et restait tout le jour allongé sur son lit, torturé par une souffrance psychique parfois inhumaine et toujours difficile à imaginer pour quelqu’un d’extérieur.

Cette expérience des affres paroxystiques de l’angoisse lui apparut très vite comme un scandale. L’analyste lui conseilla une fois encore d’utiliser la force du symptôme pour éviter d’en être la victime. Il lui demanda d’écrire un texte sur ce qui lui arrivait depuis un an et demi, autant pour le soulager que pour apporter un témoignage aux autres hommes d’une souffrance si brutale qu’elle place le malade hors de l’humanité. De même Primo Levi laissa un témoignage de son passage hors du monde des hommes dans les conditions si particulières des camps d’extermination imaginés par la barbarie nazie.

Il composa des poèmes et découvrit à quel point il est difficile d'écrire ; en effet il fournissait un travail acharné pour obtenir un style qui lui convenait. Il comprit que le soin apporté à la forme du texte est un moyen d'atténuer l'horreur du fond. Il apprit que la littérature en général et la poésie en particulier, sont des lieux susceptibles d'accepter tous les types de souffrance : la honte, la peur, la jalousie. Ecrire rachète en quelque sorte la misère d'un quotidien déchiré par l'angoisse, meurtri par la douleur. La littérature est un lieu de miséricorde qui accueille toutes les différences. Un an après, il disposait d'un solide recueil de poèmes dont il envoya le manuscrit aux éditions Tarabuste. Il reçut en retour une gentille lettre dans laquelle l'éditeur lui disait son admiration pour son travail, il ne pouvait cependant pas le publier car pour lui les deux années à venir étaient déjà planifiées.

L'écriture dressait une muraille de mots entre lui et le monde et apaisait son angoisse mieux que les médicaments qu'il prenait. Il prit l'habitude d'écrire chaque jour, ses mains – qui utilisaient le clavier de son ordinateur – étaient guidées par ce que l'on nomme couramment l'inspiration mais qui est en réalité une manifestation de l'inconscient qui cherche son chemin parmi les mots. Il semblait ainsi possible de reconquérir l'humanité perdue par la sublimation, et plus encore : dans l'espace qui s'ouvrait au creux du poème, cette question d'appartenir ou non à l'humanité ne se posait tout simplement pas. Sa santé s'améliora mais l'angoisse ne le quittait pas.

Il retrouva du travail dans le même organisme de sports et études qui l'avait employé naguère, son sérieux et son implication avaient été reconnus. Il loua à nouveau un studio, mais cette fois il resta dans le XIIème arrondissement, non loin de chez ses parents, il habitait avenue du général Michel Bizot. Il entra alors dans sa dixième année d'analyse et le psychanalyste lui dit qu'il arrivait sans doute à la fin sa cure, en effet, selon lui, sa pratique de l'écriture pouvait devenir une manière de savoir y faire avec le symptôme. Néanmoins il lui donnait toujours un nouveau rendez-vous. Lui, n'était pas convaincu par les propos du médecin : il avait toujours cette admiration mêlée de crainte lorsqu'il voyait son psychiatre de Ville d'Avray et quand il était en séance avec l'analyste.

Quand on a connu la toute puissance de l'angoisse, quand on a vécu des cauchemars éveillés plus atroces que n'importe quel mauvais rêve, comment fait-on pour gagner la paix ? Il n'aurait pas pu imaginer une vie sans l'aide du psychanalyste et il ne parvenait pas à comprendre comment ce dernier pouvait être aussi serein : comment s'était déroulé sa cure, comment avait-il vécu la fin de son travail analytique ? Il acheta le livre *Qui sont vos psychanalystes ?* ouvrage collectif paru aux éditions du Seuil. Il commença par lire l'article rédigé par le sien, puis il lut l'ensemble des contributions. Ce livre était passionnant mais il ne répondait à aucune de ses questions. Il constatait que la fin d'analyse est propre à chaque individu, il comprenait que la cure utilise tous les talents de l'analysant pour en faire un être d'une parfaite singularité. Mais lorsqu'il revenait à lui-même, il se heurtait à la souffrance qui émanait de sa souillure morale.

L'analyste lui disait : « Certes la vie a une dimension tragique mais il y a aussi l'ordinaire, par exemple quand on se demande l'été comment on va faire la salade. ». Le psychiatre de Ville d'Avray ajoutait : « Votre tragique est philosophiquement délirant. » Et tous deux insistaient sur l'importance de l'écriture, une pratique à laquelle il devait absolument se prêter chaque jour.

Depuis le temps où il s'intéressait à Psychic TV et Throbbing Gristle, il n'avait jamais cessé de se passionner pour la musique, et pas seulement pour la musique industrielle, mais aussi pour le rock, pour la pop. Il écouta par exemple tous les groupes qui s'épanouirent à Manchester comme Joy Division, New Order, The Smiths et Oasis. Il s'était acheté un iPod de 160 GB de mémoire et au bout

d'une petite dizaine d'années il contenait plus de quatre milles titres et une cinquantaine de films – dont ceux de Kenneth Anger – ce qui était encore loin de combler la mémoire de l'appareil. Selon le psychiatre, son iPod était un merveilleux objet transitionnel, puisqu'il l'avait lui-même construit jour après jour, il l'encourageait à acheter de nouveaux disques. De fait, lorsqu'il se sentait bien il se servait beaucoup de son objet, mais il le délaissait quand la morsure de l'angoisse se faisait sentir.

Il prenait du plaisir à écouter de la musique, mais l'iPod pouvait aussi devenir un outil de travail. Chaque disque acheté faisait l'objet d'une écoute minutieuse et il se procurait tous les albums d'un groupe quand celui-ci lui plaisait. Il étudia ainsi à fond The Cribs, The Thermals, Kings of Leon. C'était là le reste inoffensif des recherches auxquelles il s'adonnait dans les premiers temps de son parcours. L'été pendant lequel il se posait des questions sur l'analyse et vivait dans une perplexité anxieuse, il étudiait de cette manière les groupes Babyshambles et The Libertines.

Comme il est dit un peu plus haut, il avait des moments de répit durant lesquels la souillure et l'angoisse qu'elle suscitait disparaissaient purement et simplement. Il existait donc des lieux de l'esprit où il était possible d'être soulagé. Mais comment s'y tenir à demeure ? S'il allait bien, rien ne lui était impossible, il avait la certitude que cet état durerait toujours et il était même fier d'arbore ce tatouage qui faisait de lui un élu. Si au contraire il souffrait, il avait l'impression d'être incapable de faire quoi que ce soit, que ses empêchements dureraient éternellement et que le tatouage était une marque honteuse. L'angoisse s'installait, accompagnée de son traitement (l'interprétation par la pensée) comme disent les analystes : aux côtés du symptôme se met en place quelque chose pour le contrer ou l'apaiser mais c'est un mauvais traitement, le bon étant celui qui sera proposé par la cure : l'écriture par exemple. Durant les périodes de bien-être il agissait, il pouvait faire des actes, phénomène qui était totalement inhibé dans les périodes de souffrance : durant ces dernières, il restait allongé sur son lit et son esprit suivait à la trace l'interprétation par la pensée censée le libérer.

Il connaissait donc des moments difficiles pendant les heures où il travaillait, il devait parfois supporter le symptôme sans broncher pendant deux heures, d'autres fois, ne pouvant réaliser cet effort, il faisait sortir les élèves avant la fin du cours. Il perdait à nouveau l'appétit et avait plus de mal à dormir. Tout se passait comme si un événement terrifiant était arrivé ou allait se produire et il était incapable de se raisonner pour se rendre compte que c'était insensé. Les journées douloureuses devenaient des journées perdues pour lui, il ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre que cela passe et cette attente était rendue terrible par le désespoir.

Quand il était happé par l'écriture, il savait qu'il était sur la bonne voie, il ne pensait à rien d'autre qu'à la phrase qu'il était en train de taper sur le clavier de son ordinateur. De même, dans une période de répit, lorsqu'il écoutait un morceau de l'un des trois groupes formés par Genesis P-Orridge, il se rendait compte du fait que cette musique sonnait juste, sonnait vraie. Il avait bien entendu étudié ces groupes, il possédait 75 titres de Psychic TV, 27 de Throbbing Gristle, 15 de Thee Majesty, et 12 de Genesis P-Orridge. Des paroles du psychanalyste émanaient aussi ces impressions de justesse et de vérité.

Les années passaient toujours et l'angoisse se fanait, il fut fataliste, il fut nihiliste, et il finit par se foutre de sa possible non-appartenance au genre humain. Une après-midi de mai, alors qu'il prenait un café à la terrasse du Cœur couronné qui donne sur la place des Innocents, une idée lui traversa l'esprit. Dans cette histoire tout lui fut imposé, il n'avait rien décidé. Il se leva et entra dans

la boutique de tatouages qui se trouvait juste à côté du café. Il se fit faire dans le dos la même croix qu'au recto, il remplaça les titres des morceaux par ceux de Throbbing Gristle, plus proches de la vérité. Puis il se dit que ses pas ne l'avaient peut-être pas conduit au Cœur couronné par hasard et qu'une fois de plus il fut le pantin de l'inconscient ou la marionnette de la magie noire.

Philippe Sabourdy

Juillet 2015